

Long Séjour – Philippe Bazin

De la médecine à la photographie : histoire d'un passage, Philippe Bazin

« En 1980/1981, je terminais mes études de médecine en France par un stage d'interne dans un hôpital d'une petite ville rurale. J'étais loin de mon université de référence, loin des hôpitaux où j'avais été formé, et sans aucun contact sur place avec des médecins hospitaliers. J'étais livré à moi-même, sûr de rien dans mes connaissances, et confronté tout de suite à un lieu rempli de gens âgés et proches de la mort. Le genre de situation qu'on n'a pas apprise pendant les études.

Je me suis très mal débrouillé avec cela, parfois j'étais très angoissé car aucune routine ne pouvait s'installer, entre les urgences chirurgicales et tous les autres services pleins de mourants. Je passais beaucoup de temps au Centre de Long Séjour, service faisant de l'accueil médicalisé pour les vieillards dépendants. Ce lieu si mal nommé enregistrait un grand nombre de décès tous les mois. Un jour, au bout de trois mois environ, je devais classer le dossier d'une personne décédée huit jours auparavant et me retrouvai face à cette chemise de carton sans photo d'identité à me demander de qui il pouvait bien s'agir. J'avais déjà oublié son visage !

Je décidai de passer dans toutes les chambres pour photographier toutes les personnes, avoir ainsi la mémoire de tous les visages. Et surtout je décidai de faire ces photographies en noir et blanc simplement parce que je n'aimais pas les couleurs (in-)hospitalières des lieux.

Au développement des photos, ce fut une révélation, tout ce que j'avais quotidiennement sous les yeux et que je ne voyais pas me sautait littéralement à la figure : la souffrance morale des gens, leur solitude extrême, leur attente impatiente de la mort libératrice, leur colère si violente contre nous, les personnels, qui leur infligions une telle vie.

Pendant neuf mois, je suis revenu tous les après-midi pour faire des photographies afin de m'initier à la vraie vie. Et puis j'ai assez vite compris, à force de triturer sans fin ces photos dans mon labo, que la forme dans laquelle je les faisais ne convenait pas. Elle correspondait à tout ce que voyais dans les revues spécialisées, le portrait, le réalisme poétique, le reportage, tous genres en vogue en France à l'époque. Rien de tout cela ne me convenait. Il m'a fallu presque cinq ans pour trouver ma forme, ce que je devais faire, moi, et qui résumait mon expérience de la façon la plus radicale possible.

En 1983, j'ai écrit et soutenu ma thèse, faisant de celle-ci un témoignage sur une expérience vécue plutôt qu'une étude technique. Cette thèse était accompagnée de 20 photographies commentées, issues du travail de 1981.

Un jour, devenu médecin généraliste, j'examinais un patient allongé sur le divan à l'aide de mon stéthoscope : penché sur lui, mon visage très près du sien, nous nous regardions sans nous voir dans une sorte de corps à corps distant. Nos regards nous transperçaient réciproquement. Je compris à ce moment-là que la longueur de mon instrument d'examen était celle de ma distance photographique, qu'il fallait que je m'approche au plus près et que tout contexte autre que le visage disparaisse car aucune contextualisation n'était plus possible pour ce que je voulais faire.

Je suis retourné dans des Centres de Long Séjour pour y photographier ce qui fut ma première vraie série de photographies, les visages de vieillards. Et je décidai de faire des études de photographie après avoir vendu mon cabinet médical. C'était en 1986, et depuis je crois que je suis photographe.

Villejuif, février 2008